

DC  
135  
L6P6

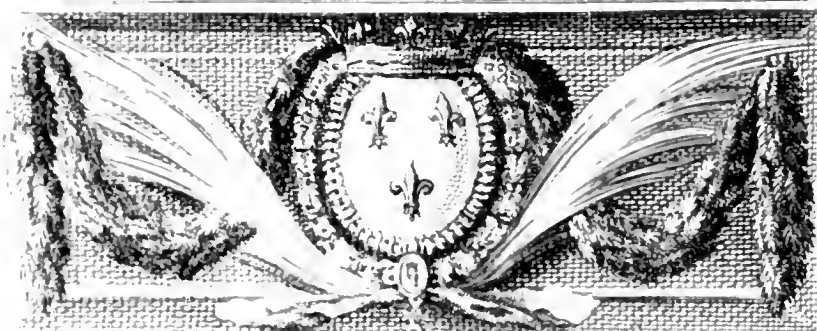






1

2



*Beauvauclat Sculp*

# ÉLOGE HISTORIQUE

DE MONSEIGNEUR

*LE DUC DE BOURGOGNE.*



A PARIS,  
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

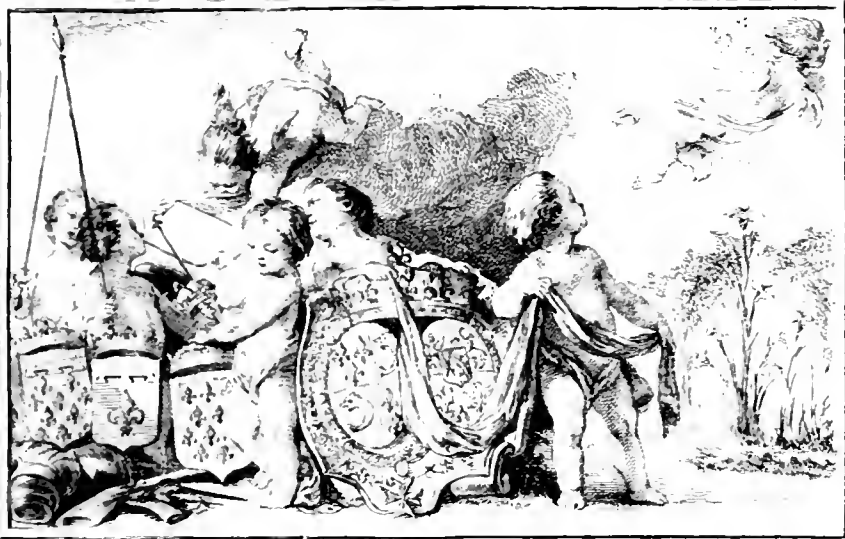
---

M. D C C L X I.

DC  
1-1-1







A MONSEIGNEUR  
LE DAUPHIN,  
ET A MADAME  
LA DAUPHINE.

*M*ONSEIGNEUR,

*J'OBÉIS à vos ordres & à  
ceux de Madame la Dauphine, en*  
a ij

*vous présentant un Ouvrage dont vous avez daigné l'un & l'autre entendre la lecture , & qui a été honoré de votre approbation. C'est l'histoire & l'éloge d'un Prince que vous pleurez encore , parce que c'étoit votre fils , & que la France pleurera toujours , parce qu'il vous eût ressemblé. Les regrets publics & les vôtres ont excité mon zèle. C'est la première fois sans doute qu'on a écrit la vie d'un enfant de neuf ans ; mais c'est la première fois aussi qu'une vie de neuf ans a mérité d'être écrite. Celle-ci , malgré*

*la foiblesse de l'historien , fera l'étonnement de nos neveux , & embellira les fastes de la première Maison de l'Univers. Il étoit réservé à cette Maison si féconde en héros de tous les genres , de nous offrir encore de nouveaux modèles d'héroïsme dans les enfans même qu'elle produit.*

*Mais , MONSIEUR , comment ce Prince a-t-il été si accompli dans un âge si éloigné de toute perfection ? comment ses vertus étoient-elles déjà parvenues à leur maturité ? comment avoit-il fait de*

*si rapides progrès dans les voies de la religion & de la piété? C'est que le Ciel avoit ses vûes, lorsqu'il a montré ce prodige aux François. En nous laissant voir jusqu'où peut s'égarer la raison de l'homme, quand elle a pour guide une fausse & aveugle philosophie, il a voulu nous apprendre jusqu'où pouvoit s'élever l'ame d'un enfant, quand elle étoit soutenue par la foi. Il a suscité cet enfant pour que ses sentimens, son innocence, & sa mort, fussent la condamnation des principes, de la morale & de la*

*vie des Sages de ce temps. La Providence ne pouvoit en effet leur rien offrir de plus touchant ni de plus propre à les éclairer, qu'un Prince d'un âge foible & tendre, qui, comme sujet, comme fils, comme disciple, comme chrétien, connuît & pratiquât dans leur plus grande pureté, tous les devoirs religieux, naturels & politiques.*

*C'est ce qu'on a vû, MON-SEIGNEUR, dans le fils auguste que la mort vous a ravi. Mais le souvenir pouvoit s'en effacer de la mémoire des hommes. Il étoit im-*

*portant & nécessaire de le transmettre aux derniers âges pour la gloire de la Maison royale , pour l'honneur de la France , pour la consolation des personnes attachées sincèrement à la Religion & à l'État , & pour l'instruction des Princes. Tous ne ressembleront pas au Duc de Bourgogne , il seroit inutile de s'en flatter ; mais tous seront élevés de même : c'est ce qu'il faut que l'on sache dans ce royaume & dans l'Univers entier. Il faut qu'on sache que ce plan d'éducation est invariable ; que les maximes des*

*Montausiers & des Bossuets, des Beauvilliers & des Fénelons, seront à perpétuité celles de leurs successeurs ; qu'on n'en enseignera point d'autres aux héritiers de la Couronne ; qu'ils ne seront jamais confiés à des mains suspectes ; que des cœurs corrompus, que des esprits gâtés par des opinions dangereuses ne seront point admis aux fonctions de cette institution sacrée ; qu'on instruira toujours ces respectables Élèves à gouverner leurs sujets en pères, à les soulager dans leurs besoins, à maintenir l'autorité*

*royale dans la plénitude de ses droits, à conserver la foi de S.<sup>t</sup> Louis, à récompenser le mérite, à punir le crime ; & qu'avec des principes si purs, s'ils ne deviennent pas tous de grands hommes, ils seront tous du moins des Monarques justes, humains, compatissans, chers à leur peuple, ennemis des impies, & protecteurs de la Religion.*

*Tel sera, MONSIEUR, le fruit des leçons que nos Rois feront toujours donner à leurs enfans. Ce doit être un soulagement à votre douleur d'imaginer, en vous*



*rappelant celui qui en est l'objet ,  
que vous-même le proposerez pour  
exemple à vos arrière-petits-fils ,  
et que l'histoire de sa courte vie  
fera éternellement l'école des jeunes  
Princes de votre postérité.*

*Et vous , MADAME , à qui  
j'ai vû verser tant de larmes à la  
lecture de cet écrit , je viens encore  
vous en arracher de nouvelles. Je  
viens remettre sous vos yeux et ,  
pour ainsi dire , dans vos bras , un  
fils que vous y avez comblé de toutes  
les tendresses de l'amour maternel.  
C'est sur vous qu'il tourna ses*

*derniers regards ; c'est à vous qu'il adressa ses dernières paroles. Vous croirez le revoir, vous croirez l'entendre ; illusion passagère qui vous fera sentir plus vivement toute l'amertume de cette perte. Le tableau que je retrace ici, n'est point fait, MADAME, pour diminuer vos regrets. Vous n'en trouverez l'adoucissement que dans vos vertus, & dans celles de l'auguste époux à qui vous avez donné cette précieuse famille, où se réunissent vos consolations mutuelles, notre espérance & notre félicité. Fille de ces Princes*

*belliqueux , qui disputèrent si longtemps à Pépin & à Charlemagne les plus nobles provinces de la Germanie , vous avez mêlé au plus beau sang du monde le sang illustre & courageux des héros Saxons. Ils vous ont appris à supporter avec fermeté les malheurs de la condition humaine. Élevée par une mère magnanime , qui a mérité les larmes & l'admiration de toute l'Europe , vous trouvez dans votre nouvelle patrie , & dans la Cour d'un Roi qui vous chérit comme sa fille , une autre mère aussi tendre & aussi*

*vertueuse , qui fait son bonheur du vôtre , & de celui de tous ses enfans. C'est dans les charmes de cette société royale & bien douce , que des mains chères essuieront vos pleurs. Puisse le Ciel n'en r'ouvrir jamais la source , & ne verser sur vos jours que ses faveurs & ses bienfaits.*

*Ces vœux , MONSEIGNEUR , s'adressent également à vous. Ils sont , comme l'ouvrage que j'ai l'honneur de vous présenter , l'expression fidèle des sentimens de mon cœur. Heureux ! si je pouvois dans cet hommage immortaliser , sous vos*

*auspices , mon attachement & mon  
amour pour votre personne , & le  
profond respect avec lequel je suis ,*

*MONSEIGNEUR,*

Votre très-humble & très-  
obéissant serviteur ,

LE FRANC DE POMPIGNAN.

*AVERTISSEMENT.*



## *AVERTISSEMENT.*

ON ne sauroit trop se défier, en général, de tout ce qu'on dit des talens extraordinaires & des qualités rares des enfans. Ceux des Princes & des Grands, ceux même des simples Particuliers, ne sont communément annoncés pour des prodiges que par des bouches suspectes. L'amour aveugle des pères, la complaisance intéressée des précepteurs & des maîtres, la flatterie basse des domestiques, forment presque toujours ces prétendus miracles de la Nature. II

*xviii* *AVERTISSEMENT.*

arrive aussi quelquefois que ce sont des fruits précoces qui ne mûrissent pas. Tel des enfans célèbres de Baillet a fini par n'être qu'un ignorant ou qu'un sot.

C'est sur-tout du côté de l'esprit qu'on vante ordinairement les enfans des Rois. On ne parle que de leur vivacité, de leurs reparties; souvent que de leurs maximes & de leurs sentences. Il y a certainement du faux ou de l'exagération dans ces louanges; & quand même elles seroient vraies, comme elles n'ont pour objet que des faillies sans suite ni liaison, il seroit difficile d'affecir là-dessus un jugement solide ou des espérances.



## *AVERTISSEMENT.    xix*

Ce n'est point sur de pareils matériaux qu'a été fait l'éloge historique du Duc de Bourgogne. Quoique ce Prince eût beaucoup d'esprit , on n'a répété de lui ni épigrammes ni bons mots ; mais il ne disoit ni ne faisoit rien qui ne fût un trait de caractère. Or ces traits-là ne sont point de ceux qu'on puisse amplifier ni supposer ; ils naissent l'un de l'autre , ils viennent du même principe & vont au même but ; en sorte que dans cet ensemble de parties analogues & si bien liées entre elles , s'il y avoit quelque chose d'inventé , il faudroit que tout le fût ; ce que nul esprit raisonnable n'oseroit seulement soupçonner.

On a été de l'exactitude la plus

## xx *AVERTISSEMENT.*

scrupuleuse dans le détail des faits. Lorsqu'il a fallu citer les propres paroles du Duc de Bourgogne, on s'est imposé la loi de les rapporter sans aucun changement & sans la moindre altération, telles qu'elles ont été conservées par les personnes qui avoient eu le bonheur de les recueillir de sa bouche.

Je ne parlerai point ici des suffrages précieux accordés à cet Ouvrage. Je dirai simplement que l'examen respectable qu'il a subi, doit lui assurer au moins la confiance du Public.



## ÉLOGE



# ÉLOGE

## HISTORIQUE

DE MONSEIGNEUR

*LE DUC DE BOURGOGNE.*

C E n'est pas toujours dans l'histoire d'une longue vie qu'on doit chercher des instructions. Des jours moissonnés avant l'âge offrent quelquefois de grands exemples. C'est une aurore d'un moment, qui

A

découvrir à l'œil attentif toutes les beautés de la nature. Un enfant qui, destiné pour le trône, en connoîtroit déjà les devoirs, qui jugeroit des hommes en homme consommé, qui liroit dans les cœurs & feroit maître du sien, qui montreroit autant d'humanité que de force, autant de douceur que de fermeté; qui, sensible aux malheurs d'autrui, surmonteroit ses propres souffrances, & qui posséderoit enfin toutes les vertus chrétiennes dans un âge où l'on fait à peine encore les élémens du Christianisme; cet enfant, dis-je, feroit un spectacle bien utile & bien intéressant pour l'univers.

La providence l'avoit mis sous nos yeux, ce spectacle unique. Nous l'avons considéré, & la mort l'a couvert

*de M. le Duc de Bourgogne.* 3

de son voile. Il n'est plus : adoucissons du moins nos regrets , s'il est possible , en transmettant à la postérité ce qui les rend si légitimes. Une carrière aussi promptement terminée ne sauroit être remplie d'évènemens frappans. La vie du Prince que nous pleurons , sera plutôt un tableau qu'une histoire. Mais le tableau des qualités qui font le bonheur des peuples , est préférable à l'histoire des actions qui les rendent malheureux. Cet ouvrage inspiré par l'amour & le sentiment ne contiendra que des choses vraies. Il apprendra aux François ce qu'ils ont perdu , aux enfans des Rois ce qu'ils doivent imiter.

LOUIS-JOSEPH-XAVIER DE FRANCE, Duc de Bourgogne , naquit à Versailles le 13 septembre

1751. Fils aîné de Monseigneur le Dauphin & de Marie-Joséphine de Saxe, il étoit le septième petit-fils de Henri IV, le dix-septième de S.<sup>t</sup> Louis, le vingt-cinquième de Hugues Capet. Son auguste aïeul est le trente-deuxième Roi de France de sa maison \*.

Le Ciel avoit mis dans son cœur le germe de toutes les vertus. Elles

\* LOUIS XV est le trente-unième Roi de sa maison par succession non interrompue, & le trente-deuxième en comptant le Roi Eudes. Celui-ci grand-oncle paternel de Hugues Capet, & qui, après la mort de Charles le Gros, avoit été appelé à la Couronne par le choix presque unanime de tous les Grands du royaume, & par le vœu général des peuples, régna sans concurrent depuis l'an 888 jusqu'en 892. Ce fut alors que les partisans de Charles le Simple le proclamèrent Roi; mais, malgré leurs efforts, Eudes se maintint sur le trône jusqu'à sa mort.

*de M. le Duc de Bourgogne.* 5

ne tardèrent pas à se développer en lui d'une manière surprenante , & qui n'a peut-être pas d'exemple dans un enfant de son âge. On ne dissimulera pas qu'il sentit de bonne heure tout ce qu'il étoit , & qu'il parut le faire sentir aux autres. Un enfant né pour régner devine aisément le secret de sa grandeur ; & le moyen qu'il l'ignore ! Les objets qui l'environnent , les

Son règne fut de dix ans. Nous ne comptons pas Robert son frère, quoiqu'il ait été élu Roi, & sacré à Reims en 922 ; quoiqu'il ait régné un an , & qu'il soit mort à la tête d'une armée qui combattoit pour soutenir ses prétentions contre les droits de Charles le Simple. Hugues le Grand son fils ne voulut pas être Roi. Depuis long-temps la Couronne sembloit s'offrir d'elle-même à sa maison ; elle s'y fixa pour toujours sur la tête de Hugues Capet , cent ans après l'élection & le couronnement du roi Eudes , grand-oncle de ce Prince.

discours, le silence même, tout lui rend des respects & des hommages; il ne voit que des sceptres, & n'entend que des flatteurs. Cette connoissance anticipée pourroit être dangereuse dans un caractère dur & hautain; mais elle devient utile dans un cœur doux & bienfaisant, qui n'envisage le pouvoir suprême que comme l'instrument de la félicité publique.

L'enfance du Duc de Bourgogne fut confiée à la Comtesse de Marsan. Ce Prince ne pouvoit être mis en des mains plus illustres ni plus capables de diriger ses premiers pas dans le chemin de la vertu. Dès qu'il fut susceptible des instructions les plus simples, on commença par la plus importante. On lui apprit *premièrement la crainte de Dieu, qui est*



*de M. le Duc de Bourgogne.* 7

*l'appui de la vie humaine , & qui assure  
aux Rois mêmes leur puissance & leur  
majesté. \**

L'alphabet d'un Prince ne devoit  
former que ces trois mots , *piété* ,  
*bonté* , *justice*. Ce sont les termes  
élémentaires que M. Bossuet veut  
qu'on lui fasse répéter sans cesse ,  
jusqu'à ce qu'ils demeurent dans sa  
mémoire avec toute la liaison qui est  
entre eux.

On observa cette maxime à l'égard  
du Duc de Bourgogne. Ces grandes  
vertus , ces vertus fondamentales de  
la royauté , le respect pour la Reli-  
gion , l'équité , l'amour du bien pu-  
blic , entroient dans toutes les leçons

\* Lettre de M. Bossuet au Pape Innocent XI ,  
sur l'instruction de Monseigneur le Dauphin ,  
fils de Louis XIV.

qu'on lui faisoit , & trouvoient place jusque dans ses jeux. Rien n'est indifférent dans ces premières années ; tout porte coup , tout laisse après soi des traces. La récréation des enfans est quelque chose de plus sérieux qu'on ne croit. Il étoit d'autant plus aisé de tirer parti des amusemens du jeune Prince pour l'utilité de son éducation , qu'il n'avoit rien d'enfant , & qu'il ne se laissoit approcher ni traiter comme un enfant. D'un entretien destiné en apparence à le distraire ou à le divertir , on le faisoit passer sans peine à des conversations graves & instructives ; son esprit solide & réfléchi l'y portoit naturellement. On en prenoit toujours le sujet dans l'histoire de France , ou dans des événemens particuliers de sa maison.

Les vertus des pères font des portraits de famille pour les enfans.

On l'entretenoit un jour des hautes qualités du Roi son aïeul , & de la maladie qu'il avoit effuyée à Metz. On lui peignoit des couleurs les plus vives & les plus vraies cette époque attendrissante , cette désolation universelle , qui n'eût pas été plus grande , si l'Ange de la mort eût menacé la France entière ; ces témoignages d'affection si éclatans & si extraordinaires , que , pour en bien juger , il faut en avoir été témoin : on lui apprenoit sur-tout que ce fut en cette occasion que les François donnèrent à leur Roi ce surnom précieux , ce titre unique , né du sein de la douleur & de la joie , & formé par acclamation. Ce récit l'échauffoit , le transportoit :

*Ah, que le Roi, s'écria-t-il, dût être sensible à tant d'amour, & que j'achèterois volontiers ce plaisir au prix d'une pareille maladie!*

Quoiqu'il n'eût pas encore six ans, il savoit se faire servir comme s'il eût été dans la pleine maturité de son âge. On ne s'apercevoit de son enfance qu'à sa taille & à ses traits: sa vue en imposoit à tout le monde; & par une certaine dignité répandue sur toute sa personne & dans toutes ses manières, il inspiroit pour lui une estime & une vénération très-indépendantes du respect dû à la grandeur de sa naissance & de son rang.

Le moment de passer aux hommes arriva. On leur remet les enfans de France à sept ans commencés, & ce n'est pas trop tôt. Il fallut choisir un

*de M. le Duc de Bourgogne.* 11

Gouverneur pour le Duc de Bourgogne. C'est l'emploi le plus important dont un Souverain puisse honorer un Sujet. Un roi de France pourroit dire au Gouverneur de son fils , en le remettant entre ses mains : *Je vous confie la destinée de vingt millions d'hommes.*

Je n'entreprendrai point de tracer ici les devoirs de cette charge. On a assez écrit sur l'institution des Princes, & sur l'art du gouvernement. Rendre les hommes heureux , voilà l'obligation ; savoir les rendre heureux , voilà le secret. Mais ce secret n'est peut-être pas difficile dans un État où les ressorts & les moyens dépendent entièrement du Monarque.

Le Gouverneur d'un enfant de France est revêtu de toute l'autorité

royale & paternelle. Le Prince doit lui obéir aveuglément dans tout ce qui appartient au détail de l'éducation. Le Duc de la Vauguyon fut désiré par Monseigneur le Dauphin , & nommé par le Roi. Ce choix ne fut applaudi que parce qu'il méritoit de l'être. On choisit pour Précepteur, M. de Coetlosquet, Évêque de Limoges , Prélat adoré dans son diocèse , & l'intime ami du Cardinal de la Rochefoucault. Ce fut le 1.<sup>er</sup> mai 1758 que le Duc de Bourgogne passa aux hommes.

Le chef de son éducation , & les instituteurs de ses études , s'appliquèrent d'abord à l'étudier lui-même avec soin. Ils trouvèrent un esprit pénétrant & juste , une raison avancée, de la force & de l'élévation dans

*de M le Duc de Bourgogne.* 13

l'ame , du penchant à la fierté , un peu de roideur , des notions de justice & d'humanité qu'il fut aisé de réduire en principes ; & cet assemblage formoit un caractère propre & décidé , qui se manifesterà dans tout ce que nous rapporterons des actions & des discours de ce Prince.

Dans le plan méthodique , mais varié , qu'on suivit pour la distribution du travail , on n'eut qu'à se conformer à l'esprit d'ordre & de suite qui se faisoit remarquer en lui. C'étoit une route sûre qu'il traçoit lui-même , & dans laquelle on ne pouvoit s'égarer. Il n'y avoit à craindre de sa part ni confusion dans les idées , ni relâchement dans l'application.

Il montra dans les commencemens quelque répugnance pour le Latin.

Ne se hâte-t-on pas un peu trop d'enseigner cette langue aux enfans ? Les élémens des langues sont ennuyeux & abstraits ; ils fatiguent l'esprit sans l'intéresser. Un jeune élève se rebute aisément de ce jargon artificiel , surtout dans l'éducation particulière , où il n'est point soutenu par l'attrait puissant de l'exemple & de l'émulation.

Le desir que le Duc de Bourgogne avoit d'apprendre , auroit surmonté cette antipathie involontaire. Il étoit trop judicieux pour ne pas sentir l'utilité d'une langue , à qui nous devons tant de chef-d'œuvres , d'une langue toujours subsistante , toujours universelle , & si familière au grand Prince dont il avoit reçu le jour. Mais il possédoit supérieurement la



langue françoise ; il la parloit avec une correction & une pureté qui étonnoient. Clair & concis dans tout ce qu'il disoit, il vouloit qu'on s'énonçât avec netteté & précision, lorsqu'on avoit l'honneur de lui parler. Sa délicatesse sur cet article étoit extrême. Il se contraignoit, pour ne pas marquer une sorte d'impatience, quand on lui parloit, ou qu'on lui expliquoit quelque chose d'une manière obscure & diffuse.

L'Histoire piquoit sa curiosité. Cette lecture seroit médiocrement nécessaire aux Princes, si elle ne servoit qu'à les amuser. C'est à eux particulièrement qu'il importe de lire l'Histoire en philosophes, mais en philosophes chrétiens; qu'ils la lisent, en un mot, dans le même esprit que

l'écrivoit M. Bossuet \* ; qu'ils apprennent de lui que , *comme la Religion & le gouvernement politique sont les deux points sur lesquels roulent les choses humaines . . . . en découvrir tout l'ordre & toute la suite , c'est comprendre dans sa pensée tout ce qu'il y a de grand parmi les hommes , & tenir , pour ainsi dire , le fil de toutes les affaires de l'Univers*. C'est dans ces sortes de lectures que des guides sages & éclairés lui sont nécessaires. Ils auront soin aussi de le prémunir contre l'orgueil qu'il pourroit concevoir en lisant l'histoire de ses ancêtres & celle de son empire.

Le Gouverneur & le Précepteur du Duc de Bourgogne ne perdoient point de vûe cette partie essentielle

\* Histoire universelle, page 4, édit. in-4.<sup>o</sup>  
de

*de M. le Duc de Bourgogne.* 17

de son instruction , & je dirai , sans les flatter , qu'ils remplissoient ce devoir avec la sincérité la plus sévère. On lui avoit présenté une table chronologique de tous les rois de France depuis la fondation de la monarchie. Les historiens qui remontent jusqu'à Pharamond en comptent ordinairement soixante-cinq. Il se figura que tous ces Rois étoient ses aïeux , & l'on remarqua que son cœur s'en élevoit sensiblement. Le Duc de la Vauguyon crut qu'il étoit bon de lui dire qu'on n'avoit point de preuve que les Rois de la troisième race descendissent de la première , ni même de la seconde. Il en parut étonné , & répondit avec une sorte de dépit , *au moins , Monsieur , je descends de Saint Louis & de Henri IV.*

Il eût voulu tout apprendre , & ne rien ignorer. *Que je serois heureux , s'écrioit-il une fois , si je pouvois savoir quelque chose que mon papa ne sût pas !* Il avoit , avec raison , la plus grande opinion des connoissances en tout genre de Monseigneur le Dauphin.

L'ardeur qu'on lui voyoit pour s'instruire , s'étoit manifestée dès sa plus tendre enfance. On remarquoit en toute occasion la solidité de son esprit naturellement géométrique & calculateur , & c'est ce qui avoit déterminé les personnes chargées de sa première éducation à lui faire commencer plutôt qu'il n'est d'usage , l'étude de la Physique & des Mathématiques.

Ses maîtres furent étonnés de sa pénétration. Les bornes qu'ils mettoient

à leurs leçons , il les franchissoit bien vite par une force de conception qui l'entraînoit au - delà du but où l'on vouloit qu'il s'arrêtât. Il faisoit des objections sur ce qu'il comprenoit , & demandoit l'explication de ce qu'il ne comprenoit pas : mais il falloit que la réponse fût bonne & solide ; car il en eût aisément démêlé l'insuffisance ou le faux.

On lui donna pour maître de Physique expérimentale , un Académicien \* qui l'a enseignée avec succès à plusieurs fils de Rois. Cette étude étoit fort de son goût. Il n'eut pas moins de curiosité pour l'Histoire naturelle , science d'autant plus propre à l'attacher , qu'elle lui fournissoit dans

\* M. l'Abbé Nolet.

les moindres objets, de nouvelles preuves de l'existence d'un Être infini, & de nouveaux motifs d'adorer sa providence.

Tous les soirs il y avoit chez lui des conversations où l'on traitoit les matières les plus savantes. On y proposoit des questions de Physique, des problèmes de Géométrie, des découvertes de Méchanique. Rien de tout cela n'étoit au dessus de sa portée. A sept ans il avoit tracé de sa main un livre entier de figures de Géométrie. Il étoit singulièrement avancé dans cette science.

Il aimoit les arts utiles, & n'aimoit que ceux-là ; il en vouloit connoître les principes ; il les étudioit & les approfondissoit. Chez la plupart des

hommes le goût se ressent de la foiblesse de l'âge. Dans les enfans, il est frivole, incertain. Le sien étoit solide & sûr. Il y joignoit une sagacité peu commune. Il se proposa un jour de parcourir les jardins de Versailles avec le livre qui en explique les différentes curiosités. Arrivé à la statue de l'affranchi Milichus, qui en aiguissant le poignard de son maître, semble écouter des personnes qui parlent, ou en observer qui agissent, il s'y arrêta long-temps, l'admira, & tout-à-coup se retourna vers ceux qui l'accompagnoient, & leur dit : *Cette statue est très-belle, mais il y a un grand défaut ; l'esclave a la tête trop tournée vers ceux qui parlent, & paroît trop attentif à leurs discours, pour que les conspirateurs ne puissent pas s'apercevoir*

*qu'il les écoute* \*. Le Prince supposoit que l'affranchi étoit à portée de voir les conspirateurs, & d'en être vû ; & dans cette supposition , que rien ne contredit, la critique seroit fort juste. C'est au moins une observation très-ingénieuse , très-fine , & qu'on n'avoit point faite avant lui.

La Poësie eût trouvé en lui un connoisseur & un protecteur ; je dis

\* Scevinus, l'un des principaux complices de la grande conspiration contre Néron, s'étoit comporté fort indifféremment dans sa propre maison, en présence de ses amis & de ses esclaves. Son affranchi Milichus, chargé par son ordre d'aiguiser un vieux poignard, avoit vû des préparatifs & des arrangemens extraordinaires ; il avoit prêté l'oreille à tout ; peut-être même qu'il étoit du secret ; il l'avoit au moins deviné. *Voyez ces différentes conjectures dans Tacite, liv. XV des Annales.*



la grande & véritable Poësie , la seule qui mérite l'estime des sages & les regards des Princes ; la poësie des livres saints , celle des Homères , des Virgiles , des Boileaux. Il n'avoit encore jamais lû de pièces de théâtre ; on lui parloit souvent d'Athalie. Il desira l'entendre lire ; on la lui lut. Il fut charmé de la magnificence de cette pièce en général ; mais il en fit remarquer en détail les beautés particulières ; & les endroits qui l'avoient le plus frappé , sont en effet les plus remarquables de ce Poëme , & les plus consacrés par l'admiration publique.

Sur le champ il voulut que cette Tragédie fût déclamée dans son appartement. Il en distribua les rôles , & se réserva celui de Joas , qu'il

rendit avec toute la dignité d'un enfant Roi. L'intelligence & les graces de la déclamation lui étoient si naturelles, que dans cet essai, il donnoit lui-même des leçons à ceux qu'il avoit chargés des autres personnages. Il reprenoit l'un de sa lenteur, l'autre de sa monotonie, celui-ci de son air contraint & embarrassé. Nul de ces défauts ne parut dans son jeu. Il récitoit les vers aussi-bien qu'il en jugeoit.

S'il avoit l'art d'exprimer les passions d'autrui, il avoit le secret de cacher les siennes. Sa prodigieuse vivacité lui causoit quelquefois des mouvemens d'impatience, qui dans tout autre eussent dégénéré en colère. Il le sentoit, & sa raison toujours active, toujours sur ses gardes, préve-

*de M. le Duc de Bourgogne.* 25

noit l'éclat. Ce n'est pas qu'il ne lui en coûtât des efforts. Dans ces momens on a vû tomber de son visage des gouttes de sueur. La nature est difficile à vaincre ; mais c'est aussi la plus belle des victoires.

Il jouoit un jour tête à tête avec un de ses Sous-gouverneurs. Il y eut un coup douteux , & qui méritoit d'être décidé. Le Duc de Bourgogne soutenoit avec chaleur qu'il avoit gagné ; le Sous-gouverneur , de son côté , soutenoit la même chose ; & pour éprouver le Prince , il affectoit autant d'ardeur & d'obstination que lui. *Vous croyez avoir raison ,* lui disoit-il , *& moi aussi. Qui est-ce qui cédera ? Ce sera vous ,* repliqua le Duc de Bourgogne , d'un ton un peu altéré ; & tout de suite prenant un air

ferein , il ajouta : *parce que vous êtes le plus raisonnable.*

On voulut , dans une occasion , lui faire honneur d'un de ces avantages remportés sur lui-même. On écrivit sur un papier : *Monseigneur le Duc de Bourgogne sera un grand Prince ; il commence à maîtriser ses passions.* Ce jeune Prince aimoit la célébrité que donnent la gloire & le mérite. Il souhaitoit qu'on parlât de lui en bien , & c'est une preuve qu'il aspirait à bien faire. On avoit mis le papier sur son bureau. A peine avoit-il achevé de le lire , qu'on vint l'avertir que Monseigneur le Dauphin le demandoit. Il prend ce petit écrit , le met dans sa poche , & n'est pas plutôt arrivé sur le degré , qu'il le laisse adroitement tomber derrière lui. On

*de M. le Duc de Bourgogne.* 27

s'en aperçoit, & comme on lui en demande la raison; *c'est*, répond-il, *que quelqu'un trouvera ce papier, le ramassera, lira ce qu'il contient, & le répandra dans le public.*

Des personnes difficiles ont cru démêler dans ce trait un raffinement excessif d'amour propre. On voit par-là que si les Princes ont des flatteurs outrés, ils ont aussi des censeurs injustes. L'amour propre, qui fait souhaiter de devenir vertueux, & d'avoir la réputation de l'être, est lui-même une vertu. Le Duc de Bourgogne favoit, & on ne cessoit de le lui répéter, que les passions des hommes sont la source ordinaire de leurs égaremens & de leurs malheurs, mais que celles des Princes sont quelquefois funestes au genre humain. Parvenu

donc à vaincre les siennes , il avoit raison de desirer que tout le monde en fût instruit. C'étoit une ambition légitime , l'ambition d'une belle ame , & d'un Prince digne de régner.

Mais s'il étoit sensible à la louange juste & méritée , il haïssoit & méprisoit la flatterie , ce fléau des Cours , qui a perdu tant de Rois. Quelqu'un s'avisa de lui donner des éloges qui sentoient l'adulation. *Monsieur* , lui dit - il , *vous me flattez , & je n'aime point qu'on me flatte*. Et le soir , en se couchant , il dit au Duc de la Vauguyon : *Ce Monsieur me flatte , prenez garde à lui*.

La voie la plus sûre pour acquérir son estime , étoit d'éclairer sa conduite , & de le reprendre quand il avoit tort. Il y a des enfans assez mal

nés pour conserver , après leur éducation , des sentimens de rancune contre des Gouverneurs ou des Précepteurs trop austères. C'est la marque d'un mauvais cœur , & les mauvais cœurs ne sont pas rares. La vigilance & la sévérité faisoient une impression bien différente sur ce Prince. Le Duc de la Vauguyon lui avoit demandé lequel de ses trois garçons de la chambre il aimoit le mieux. *C'est un tel* , répondit - il , *parce qu'il ne me passoit rien dans mon bas âge , & qu'il alloit redire tout ce que je faisois de mal , afin que l'on me corrigeât.*

Un jeune Seigneur qui étoit admis à lui faire sa cour pendant son enfance , le flattoit dans ses petits caprices , & alla même jusqu'à lui dire

qu'il falloit se moquer des avis & des corrections. Le Duc de Bourgogne irrité de pareils discours, le prit dès-lors tellement en aversion, qu'il cessa entièrement de lui parler, malgré le goût naturel qu'il avoit pour lui. Ce jeune homme voyagea, & fut deux ans sans voir le Prince. Il ne reparut devant lui que lorsqu'il eut passé aux hommes ; mais il se comporta tout différemment. Ce n'étoit plus un bas courtisan, un lâche adulateur ; c'étoit un homme sincère, vrai, qui relevoit les fautes, osoit contredire, & disputoit au jeu. Le Duc de Bourgogne lui rendit ses bontés & son amitié. *J'avois conçu de l'aversion pour vous, lui disoit-il, à cause de vos flatteries ; mais je vous aime à présent, parce que vous avez changé de ton, & que vous me*



*dites mes vérités.* Heureux les Princes à qui les courtifans disent la vérité pour leur faire la cour.

Accoûtumé à gouverner son cœur, à le subjuguier, il vouloit que les autres eussent le même empire sur le leur. Un des Princes ses frères ayant perdu au jeu, en témoigna du chagrin. Il l'en reprit en particulier, mais avec la gravité d'un Prince qui avoit droit de donner des conseils, & qui donneroît un jour des ordres.

La médifance lui déplaisoit souverainement. Quelqu'un parloit assez mal devant lui d'un homme dont la naissance méritoit des égards. Il le fit approcher, & lui dit : *Je trouve fort mauvais que vous parliez ainsi devant moi d'un homme de condition ; n'y revenez plus.* Les ridicules le frappaient

vivement ; mais il n'en faisoit point de plaifanteries. Jamais trait de mépris, jamais raillerie humiliante ne fortit de fa bouche. Sa réferve fur ce point peut fervir de modèle aux Princes. Les défauts naturels excitoient fa compaffion ; la plupart des hommes ont la cruauté d'en rire. Un jour la converfation tomba par hafard fur un de ces défauts, & quelqu'un qui en étoit affligé, fe trouvoit alors chez le Prince. Il mit le doigt fur fa bouche, appela celui qui parloit, & lui dit à l'oreille : *Ne craignez - vous pas de le fâcher ?*

Enjoué fans être moqueur, affable fans familiarité, fecret fans diffimulation, honnête fans confondre les perfonnes ni les rangs, agréable & doux dans la fociété, il ne careffoit point,

point, comme font d'ordinaire les enfans, ni ne se laissoit aller à des démonstrations plus apparentes que solides ; mais par ses regards, par ses manières, par un je ne fais quoi dont on étoit pénétré, sans pouvoir le définir, il marquoit son estime, sa reconnoissance & son amitié. Il avoit le discernement si juste, il connoissoit si bien les hommes, que sans jamais se méprendre à l'égard de ceux qui avoient l'honneur de l'approcher, il les plaçoit chacun dans son cœur & dans son esprit, suivant l'ordre & le degré qu'ils méritoient. Toutes ses expressions avoient un tour noble, naturel & délicat, & une sorte de politesse qui n'appartient qu'aux Rois, & qui lui avoit été transmise de père en fils. Il ne faudroit que le trait

suivant pour nous en convaincre. Le Duc de Brissac, qu'il aimoit & qu'il estimoit infiniment, lui dit un jour : *Monseigneur, à votre première campagne, je vous demande d'être votre Aide - de - camp. Non, répondit - il, M. le Duc ; vous serez alors Maréchal de France, & vous me donnerez des leçons.*

Il appliquoit à toutes choses cette précision exacte, avec laquelle il distinguoit les personnes. Le district des différens arts & leurs limites lui étoient parfaitement connus. Le Médecin avoit beau faire le Chirurgien ; vainement le Chirurgien faisoit le Médecin, cet étalage étoit inutile auprès de lui. Il ne donnoit à tâter son poux qu'à des Médecins ; il ne parloit de remèdes extérieurs qu'à

des Chirurgiens. Tout étoit remis à sa place, & chacun rentroit dans sa profession.

Ce goût du vrai, ces principes lumineux sur lesquels il régloit ses jugemens & ses paroles, indiquoient sans doute une ame faite pour la vérité. Elle n'eut qu'à se montrer pour lui plaire. Il l'aima dans un âge où on l'ignore, & dans un rang où on la craint. Son Gouverneur & son Précepteur n'eurent besoin ni d'effort ni de ruse pour l'accoutûmer à l'entendre. On venoit de lui donner, pour exemple d'écriture, une sentence conçue en ces termes : *il faut beaucoup de courage pour dire la vérité aux Princes, & ceux qui la leur disent sont leurs vrais amis.* Quelques heures après, le Duc de la Vauguyon eut

occasion de lui faire des reproches assez sérieux. Il en fut piqué ; & comme il étoit encore tout ému , il dit à son Gouverneur : *Vous croyez donc qu'il vous faut beaucoup de courage pour me dire la vérité. Otez-vous cela de l'esprit ; vous avez pleine autorité sur moi : le vrai courage seroit de la dire à papa , ou à papa Roi , s'ils étoient capables de faire le mal. Paroles sublimes & au dessus de tout éloge.*

Il aimoit trop la sincérité dans autrui , pour n'être pas vrai dans tout ce qui le concernoit personnellement. Aussi n'a-t-il jamais menti ; il ne cherchoit pas même à excuser ou à pallier ses fautes : il les avouoit avec une noble simplicité ; & ce qui est plus rare encore dans un enfant de

ce rang, il ne vouloit point qu'on les cachât aux autres pour le flatter, ou pour lui éviter une petite confusion. Un jour il avoit contenté ses maîtres moins qu'à l'ordinaire. Après sa leçon vint une Dame qui leur dit que Monseigneur avançoit sans doute toujours de plus en plus, & que certainement la leçon avoit été bonne. On lui répondit que oui. Quand elle fut sortie, le Duc de Bourgogne regarda son Précepteur, & lui dit : *Quoi, Monsieur, vous qui m'exhortez tant à ne m'écarter jamais de la vérité, vous mentez devant moi & pour moi !*

Souvent la raison exerçoit ses droits sur lui malgré lui-même. Elle surmontoit dans son cœur les révoltes de l'amour propre & l'indocilité de

l'enfance. Il tenoit un jour ce propos à son Gouverneur : *L'empire que vous avez sur mon esprit est singulier. Je veux quelquefois vous résister, j'en fais la résolution ; mais dès que vous arrivez, & que vous me dites un mot, je me rends.*

Il étoit plein de charité pour les pauvres , & d'humanité pour les peuples. La sensibilité de son ame n'étoit point fondée sur des mouvemens passagers, & trop souvent infructueux chez le commun des hommes, mais sur un amour constant du bien public & particulier, n'en étoit que plus sûre & plus invariable dans ses effets. Quoiqu'il eût un éloignement extrême pour toute dépense superflue, il donnoit avec joie, avec libéralité, & au-delà de ce qu'on lui demandoit,



lorsqu'il s'agissoit de soulager des infortunés & des indigens. Il avoit désiré une petite artillerie. Ceux qui étoient auprès de lui ne s'y opposèrent pas , mais lui dirent seulement qu'il y avoit bien des malheureux. Il n'en fallut pas davantage. Il aima mieux supprimer un amusement qu'une aumône. L'artillerie fut sacrifiée , & il ordonna de distribuer aux pauvres l'argent qu'on y auroit employé.

La première fois qu'on lui présenta la bourse dans laquelle étoit la somme que le Roi avoit destinée pour ses menus plaisirs , il en réserva la moitié pour des aumônes. On lui fit connoître les différentes espèces de pauvres qui pouvoient être l'objet de ses charités ; pauvres honteux , pauvres mendiants dans les rues ,

pauvres détenus dans les prisons pour n'avoir pû payer les impôts. Il préféra les derniers.

Le S.<sup>r</sup> Tourolle, son premier valet de chambre, lui parloit d'un village à quinze lieues de Paris, qui venoit d'être entièrement consumé par un incendie. *Nous n'avons pas grand chose*, dit-il, *il faudra faire ce que nous pourrons*. Le soir, Monseigneur le Dauphin, Madame la Dauphine & Mesdames étant venues le voir, il fit une quête dans sa propre famille pour le soulagement des pauvres habitans de ce village. Il en remit l'argent entre les mains du S.<sup>r</sup> Tourolle pour le leur envoyer, & y ajouta tout ce qu'il put prendre sur celui de ses menus plaisirs.

Sa générosité s'accordoit très-bien

avec cet amour de l'ordre & de l'économie, qui étoit une des vertus de son caractère. Il voyoit lui-même les comptes de ses menus plaisirs. Il s'informoit des dépenses que l'on avoit faites, & des raisons qu'on avoit eues de les faire. Ses petites finances avoient une forme régulière d'administration, dont aucun détail ne lui échappoit. Il n'aimoit pas les profusions indécentes. Une personne d'un état inférieur lui disoit un jour : *Si vous vouliez me donner cent mille livres, j'acheterois une belle maison.* Il répondit : *quand je le pourrois, je ne vous les donnerois pas. Il n'est pas de votre état d'avoir une si belle maison.*

Dès l'instant que le Duc de Berry eut passé aux hommes, le Duc de Bourgogne se proposa d'être pour ce

jeune Prince un modèle & un exemple vivant de conduite. Il s'intéressoit avec ardeur à tout ce qu'il faisoit, à tout ce qu'il disoit, & au succès de son éducation. Il le prouva d'une manière qu'il n'appartenoit qu'à lui d'imaginer & d'exécuter. Pendant qu'il jouissoit d'une bonne santé, on faisoit tous les huit jours une revue scrupuleuse de tout ce qu'il avoit fait de bien & de mal dans la semaine; on l'écrivoit exactement, & à la fin du mois on examinoit s'il s'étoit corrigé de quelque défaut, & on écrivoit en marge les moyens de réformer ceux qui lui ressoient encore. Il conservoit avec soin dans sa cassette ces petits journaux de sa vie. Quelques jours après que le Duc de Berry eut passé entre les mains des hommes, le

Duc de Bourgogne se fit apporter cette cassette , l'ouvrit , en prit les journaux , appela le Duc de la Vauguyon , & M. de Sineti , un de ses Sous-gouverneurs , fit venir le Duc de Berry , & lui dit : *Mon frère , venez apprendre comme on en usoit avec moi pour me corriger de mes défauts ; cela vous fera du bien.* Ensuite il remit les papiers entre les mains du Sous-gouverneur , en lui disant : *M. de Sineti , lisez tout.* Pendant la lecture on s'apercevoit par la rougeur qui montoit au visage du Duc de Bourgogne , qu'il se sentoît humilié , surtout lorsqu'on en fut venu à un certain article. Il l'écouta avec une émotion dont les effets parurent dans ses yeux & sur son front. On voulut cesser de lire ; il s'y opposa. *Non ,* dit-il ,

*achevez jusqu'au bout. Il ajouta seulement , pour ce défaut-là , je crois m'en être corrigé.*

La sensibilité de son ame n'éclatoit jamais tant que dans nos succès ou dans nos revers. C'étoit un vrai patriote , un vrai citoyen. Passionné pour la gloire de nos armes , il souhaitoit avec la même ardeur que l'État fût florissant , & le peuple heureux. Le Ministère de \* \* \* donnoit les plus belles espérances. Ses premières opérations avoient répandu par-tout la joie & ranimé le crédit. Dans ces commencemens , il eut une maladie qu'on crut d'abord sérieuse , & qui ne dura pas. Le jeune Prince , qui l'entendoit louer tous les jours , & par toutes les bouches , & de toutes les façons , parut très-inquiet sur son

compte. Il s'informoit souvent, & avec grand soin, de ses nouvelles. On étoit surpris d'une attention si marquée, & on lui en demanda le motif. *Rien de plus simple*, répondit-il; *j'entends dire à tout le monde qu'il sert bien papa Roi & l'État.*

Il fut transporté de joie, quand il apprit la victoire de Berghen. Nos armes trop souvent malheureuses, avoient besoin d'un triomphe. Celui-ci déconcerta les projets d'un Prince habile & actif, qui s'étoit flatté de nous surprendre. Inférieurs & attaqués, nous devions être battus. Les ennemis le furent. Cette action décisive en imposa aux Alliés. Les suites heureuses du combat, la gloire du nom françois relevée, les talens & les vertus du Général, tout dans cet

événement intéressoit le Duc de Bourgogne, tout lui en étoit cher & précieux.

Qu'on est propre à gouverner des peuples , quand on s'affecte ainsi des prospérités ou des disgraces publiques ! Des vertus si remarquables & si développées dans un enfant , étoient encore embellies & perfectionnées par la Religion. Ce Prince étoit né pour elle. A peine la connut-il, qu'il l'aima, qu'il en sentit les avantages , & qu'il en remplit scrupuleusement les devoirs. C'est la base du véritable héroïsme. On peut sans religion être un homme extraordinaire, fameux , mais jamais un grand Roi , ni un grand homme.

Ce jeune Prince avoit un zèle décidé pour l'observation des com-



mandemens de Dieu & des loix de l'Église. Il donnoit à tous l'exemple du respect pour les choses saintes & pour les préceptes divins. Quelqu'un lui dit qu'il avoit vû travailler à une maison vis-à-vis du château ; c'étoit un jour de fête. Il devint rouge : *Voilà qui est horrible*, dit-il ; *je m'en vais tout-à-l'heure chez papa Roi pour m'en plaindre à lui.* On eut de la peine à l'en empêcher, & peut-être ne fit-on pas bien. Une preuve sensible que la Religion se perd dans un État, c'est quand les devoirs extérieurs du culte public sont ouvertement & impunément violés.

Il y a cinq ou six mois qu'allant, un jour de fête, se promener sur le petit fauteuil roulant qui lui servoit à cet usage, il vit en sortant de son

appartement, un marchand qui avoit étalé sur le haut du degré une boutique de quincaillerie. Il se fit arrêter, appela un de ses Gentilshommes de la manche, & lui dit : *Voilà qui n'est pas permis ; allez de ma part faire remballer cette boutique devant vous, & que je ne la trouve plus à mon retour.*

Une autre fois on dit devant lui, qu'un Officier qu'il protégeoit, alloit les vendredis à Paris pour faire gras. C'étoit une de ces plaisanteries charitables qu'on se permet si souvent à la Cour aux dépens des absens & de la vérité. Il le crut ; & si-tôt qu'il vit le prétendu violateur de la loi du maigre, il lui en fit une réprimande très-sérieuse, & montra par ce trait, qu'il regardoit comme un devoir dans les Princes, de veiller sur la conduite

conduite & sur la religion de ceux qui les approchent.

Il avoit étudié la Religion, il en avoit examiné les principes, non par une curiosité vaine, ni pour y chercher des difficultés & des contradictions ; mais pour en découvrir de plus près l'élévation & la majesté. La raison, dans un esprit juste, éclaire & fortifie la foi. Il édifioit par la manière dont il prioit, & dont il entendoit la Messe. La vertu des paroles divines, renfermée dans la sainte Écriture, le pénétoit jusqu'au fond du cœur. Tous les jours on lui lisoit le matin un chapitre de l'Évangile. Il l'écoutoit avec un recueillement profond ; & après l'avoir entendu, il baisoit avec respect le livre saint.

La pureté de son ame répondoit

aux sentimens de Religion dont il étoit rempli. Le sceau de la chasteté étoit, pour ainsi dire, empreint dans son cœur. Il possédoit cette vertu dans un degré si éminent, que lorsqu'on lui lisoit quelque histoire, & qu'il s'agissoit d'une passion, il disoit : *passéz cela, il ne convient pas que je l'entende.* Un jour qu'il parcouroit avec M. de Limoges une Bible ornée d'estampes, il tomba sur une figure qui n'étoit pas aussi modestement vêtue qu'il eût désiré. *Couvrez cette figure,* dit-il au Prélat ; *elle n'est pas décente.*

Il étoit exact jusqu'au scrupule dans les moindres choses qui avoient rapport à la conscience & à la Religion. La perfection chrétienne embrasse tout, & ne néglige rien. Telle pratique de piété paroît petite &

puérile aux yeux du monde, qui est grande & sublime devant Dieu. Dans le cours de sa maladie, il se trouva un soir si épuisé & si affoibli, qu'il pouvoit à peine se remuer, & qu'en finissant sa prière, il fit le signe de la Croix de la main gauche, la seule dont il put se servir dans cet instant. Il regarda le Duc de la Vauguyon, & dit : *Voilà de la paresse, cela n'est pas bien.* Et sur le champ il débar-rassa, quoiqu'avec douleur, sa main droite pour refaire le signe de la Croix. Régulier dans ses exercices de dévotion, instruit par l'Évangile à redouter également la mollesse & la sensualité, il ne songeoit qu'à se rendre un saint, & il le devenoit tous les jours. Il s'amusoit une fois à se faire rendre compte de ce qu'on lui

ferviroit à son dîner ; & s'interrompant tout-à-coup, *il me semble*, dit-il, *que je deviens bien gourmand. Voilà de l'ouvrage pour le P. Desmarets, la première fois que nous nous verrons.*

Ce ne feroit point ajoûter à son éloge que de dire qu'il eût été brave, puisqu'il étoit d'une Maison où la valeur a toujours été portée jusqu'à l'héroïsme. Mais ce qu'on remarquera comme une chose peu commune, c'est que sa fermeté étoit à l'épreuve de toute surprise, dans un âge & dans des occasions où la foiblesse des organes & le défaut d'expérience causent quelquefois des mouvemens de frayeur, ou du moins de l'étonnement aux enfans qui ont le plus de courage. Il avoit témoigné un grand desir de voir faire l'exercice

aux Chevaux-légers. On lui donna le simulacre d'un combat & d'une attaque, avec un feu tout aussi vif & tout aussi terrible qu'on peut le voir dans les actions les plus chaudes de la guerre. Lorsque le feu & le bruit commencèrent, il appuya ses mains sur son front pendant toute la première décharge, sans dire un mot. Ensuite il les retira; & avec sa gaieté ordinaire, il dit au Duc de la Vauguyon : *J'ai voulu m'essayer ; je n'ai point été étonné du tout.* Il avoit craint d'être surpris, & de montrer quelque foiblesse.

Tant de qualités royales & chrétiennes, tant de raison & tant d'esprit, tant de connoissances prématurées faisoient l'admiration & les délices de la Cour. Ce bonheur ne devoit

pas durer. La santé du Duc de Bourgogne parut s'affoiblir, & causa bientôt de grandes alarmes.

Il étoit né sain, & d'un tempérament vigoureux; mais sa constitution s'altéra par un de ces dérangemens imprévus, dont la Nature se réserve ordinairement le secret. Il survint à la cuisse droite du Prince une tumeur très - considérable. Les plus habiles Médecins & Chirurgiens de Versailles & de Paris furent consultés, & s'assemblèrent souvent. Mandés enfin le 17 avril 1760, au nombre de vingt, ils se rendirent dans l'appartement du Duc de Bourgogne. Ils examinèrent le malade. On leur doit cette justice, qu'ils apportèrent à cette importante consultation autant de droiture & de sincérité que d'expérience & de lu-



*de M. le Duc de Bourgogne.* 55

nières. C'étoient des citoyens qui délibéroient sur une calamité de l'État. Mais ils ne pouvoient opposer à un mal réel qu'une science conjecturale. Jamais on n'a tant éprouvé le zèle & l'impuissance de l'art.

Ils convinrent unanimement de la nécessité d'ouvrir sans délai la tumeur. Pendant ce temps-là, Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine étoient dans le cabinet du Duc de la Vauguyon. Qu'on se représente leur état; il suffit d'être père ou François pour le concevoir. Le Gouverneur du Duc de Bourgogne lui annonça la décision des Médecins. Il n'en fut point surpris ni effrayé. *Je m'y attendois*, dit-il froidement; *j'avois entendu dire, il y a quelque temps, à M. Senac, qui dans ce moment me croyoit endormi,*

*que je ne m'en tirerois que par une opération. Je n'en ai point parlé, de peur qu'on ne crût que cela m'inquiétoit. Donnez-moi cependant un demi-quart d'heure pour prendre mon parti. On lui présenta une Relique de S.<sup>t</sup> Paul, en lui disant que ce grand Saint pouvoit obtenir de Dieu la diminution de ses douleurs, même sa guérison. Il la prit, la baïsa avec un profond respect. Oui, dit-il, je le crois; car il y a dans l'Écriture sainte \* que les mouchoirs & les linges qui avoient touché son corps, guérissent les malades.*

Il voulut voir les instrumens dont on se serviroit. Il les considéra, les mania avec un sang froid admirable, & s'abandonna tranquillement aux apprêts & aux rigueurs de l'opération.

\* Actes des Apôtres, *ch. XIX, v. 12.*

Le S.<sup>r</sup> Andouillet fit l'ouverture de la tumeur avec toute la légèreté & toute la promptitude possible. L'incision fut terrible & très-douloureuse. Elle lui ouvroit la cuisse presque entière à trois doigts de profondeur. Il ne poussa qu'un ou deux cris, & soutint sans se plaindre le reste de l'opération. Elle auroit eu le succès le plus heureux, si la guérison du Prince eût dépendu de la main des hommes. A peine fut-il pansé qu'il reprit l'air de gaieté qui lui étoit naturel, & se mit sur son séant dans son lit, comme s'il n'eût eu qu'une légère indisposition.

Le Duc de la Vauguyon alla aussitôt apprendre à Monseigneur le Dauphin & à Madame la Dauphine que l'opération étoit faite, & qu'elle avoit très-bien réussi. Ils coururent

avec transport embrasser ce cher & auguste enfant, que le Ciel sembloit rendre à leur amour & à nos vœux. L'espérance rentra dans leurs cœurs; ils versèrent des larmes de joie. En devroit-il couler d'autres de leurs yeux !

Après ces premiers embrassemens, le jeune Prince reçut le Roi, la Reine, la famille royale, & vit toute la Cour. Il ne voulut rien changer à ses occupations ordinaires ; il admit ses maîtres, il prit ses leçons. Tout se passa chez lui ce jour-là suivant l'étiquette & la règle accoutumées.

A quelles idées consolantes ne se livra-t-on pas dès-lors ! La ville & les provinces qui avoient partagé l'effroi de la Cour, s'étoient rassurées comme elle. L'état du Duc de Bourgogne

devenoit tous les jours plus satisfaisant. Les espérances qu'on avoit conçues, se soutinrent pendant quelques mois, & l'on ne doutoit plus que si sa cuisse devoit rester affoiblie, malgré les bains de Barège, où l'on se proposoit de le conduire, sa vie au moins ne fût en sûreté. On se flattoit enfin que sa guérison étoit prochaine, & qu'elle seroit parfaite. Il se croyoit lui-même en pleine convalescence; il s'en occupoit; il en jouissoit, mais moins encore que de la satisfaction si pure & si douce qu'elle inspiroit à tout le monde.

Dans une circonstance aussi intéressante pour tout le royaume & pour lui, il fut bien aise de connoître plus particulièrement les différentes dispositions des esprits à son égard. Ce

n'est pas ici le trait le moins marqué de son caractère. Il se fit apporter l'Almanach royal. On lui demanda ce qu'il en vouloit faire. *Je veux*, répondit-il, *me rappeler les noms de ceux qui viennent me voir souvent, de ceux qui y viennent peu, & de ceux qui n'y viennent point du tout.*

Ce sentiment intérieur qu'il avoit de son rétablissement, lui faisoit déjà souhaiter avec ardeur de reprendre les exercices ordinaires de son éducation. Ce fut dans un de ces momens de bien-être qu'il écrivit à Monseigneur le Dauphin ce billet remarquable : *Je commence à me mieux porter ; je vous prie de me permettre de continuer mes études ; j'ai grand' peur d'oublier, & grande envie d'apprendre.*

On ne peut s'empêcher d'observer

*de M. le Duc de Bourgogne.* 61

ici qu'il ne voulut pas écrire cette lettre à Monseigneur le Dauphin , fans en prévenir son Gouverneur.

*Monsieur de la Vauguyon*, lui dit - il , *je vous prie de me permettre d'écrire une lettre à quelqu'un , & de ne la pas lire.* Le Duc de la Vauguyon lui répondit : *Je le veux bien , Monseigneur , parce que je sais que vous êtes très-raisonnable , & que j'ai grande confiance en votre sagesse.* Il l'écrivit ; & comme il étoit au moment de la cacheter , il appela M. de la Vauguyon , & lui dit : *Tenez , voilà ma lettre , lisez-la ; je ne puis me résoudre à avoir un secret pour vous.*

On jugera par la déférence entière qu'il avoit pour le chef de son éducation , de ses sentimens pour les personnes à qui la naissance le sou-

mettoit , & pour celles qui lui étoient liées par le sang. Il aimoit son aïeul comme père , & le respectoit comme Roi. Il avoit le même attachement & le même respect pour la Reine. Les Princes ses frères lui étoient infiniment chers , ainsi que Mesdames ses tantes. Mais sa tendresse pour Madame la Dauphine & pour Monseigneur le Dauphin surpassoit tout ce qu'on en pourroit dire. Un mot de Monseigneur le Dauphin , un ton un peu plus haut , ou un peu moins tendre qu'à l'ordinaire , le touchoit jusqu'aux larmes. *Monsieur de la Vauguyon* , disoit - il , joignant ses mains , & levant ses yeux au Ciel , *que papa ne se fâche pas , qu'il ne soit pas fâché , je ferai tout ce qu'il voudra.*

Toute application d'esprit lui étant



*de M. le Duc de Bourgogne.* 63

interdite pendant sa maladie , il y suppléoit par les arts mécaniques. Sa recreation la plus ordinaire alors étoit de faire travailler devant lui différentes sortes d'artistes & d'ouvriers. Il se faisoit tout expliquer dans le plus grand détail. Il travailloit lui-même. Il démontoit des machines très-complicquées, & les remontoit ensuite avec une adresse singulière.

Plus de quatre mois après l'opération , c'étoit le jour de S.<sup>t</sup> Louis , il se trouva assez bien pour s'habiller. Il alla chez le Roi & chez la Reine ; mais il revint dans son appartement fort fatigué. On lui proposa de se mettre dans son lit , ou du moins à son aise , & en robe de chambre. *Non* , dit-il , *je veux recevoir la Ville de Paris ; cela convient.*

Dans quelque état de souffrance & de foiblesse qu'il ait été, il a toujours voulu voir le député de la ville de Paris, qui venoit régulièrement favoir de ses nouvelles, & il lui répondoit lui-même. Il aimoit le peuple, & vouloit en être aimé, sur-tout du peuple de Paris. Il aimoit particulièrement aussi l'Université. Lorsqu'il la recevoit, & qu'il répondoit aux harangues du Recteur, c'étoit avec un visage riant, avec un air de satisfaction & de bonté, qui marquoit son estime pour un Corps si utile à la Religion & aux bonnes études.

Cependant le mal avoit fait secrètement dans son corps des progrès & des ravages mortels. Depuis environ trois mois, il voyoit & sentoit l'inutilité des remèdes. Il le dit un jour  
à ses

*de M. le Duc de Bourgogne.* 65

à ses Médecins, ajoutant que, pour qu'ils réussissent, il falloit que le souverain Médecin daignât les bénir.

L'Évêque de Limoges qui n'apercevoit que trop, comme toutes les personnes attachées au Prince, le danger où il tomboit, ne pensa plus qu'à lui procurer tous les secours & toutes les graces que l'Église offre à ses enfans pour les purifier & les sanctifier dans les derniers momens de leur vie. Quel exemple au milieu de la Cour, & quel exemple pour la ville ! Quoique dans le siècle où nous sommes, dans ce temps de lumière & de raison, on ne veuille regarder la mort que comme le retour au néant, jamais on ne montra tant d'horreur pour elle, jamais on ne prit tant de soin de la cacher aux yeux des mou-

E

rans. Ne pouvant l'éloigner, on déguise avec art ses approches ; on les couvre de fleurs, même sous les pas des vieillards. Ici l'on présente sans ménagement l'appareil lugubre de la mort à un Prince de neuf ans, qui ne touche point encore à son dernier jour, & pour qui la nature pourroit opérer une de ces révolutions heureuses que la jeunesse éprouve souvent en pareil cas. Mais c'est un Prélat imitateur des premiers Evêques, qui ne craint point de hâter ces préparatifs terribles : c'est pour un Prince, digne petit-fils de S.<sup>t</sup> Louis, que ces préparatifs se font.

Pour le disposer plus efficacement au double sacrifice de sa vie, & d'une couronne temporelle, l'Evêque de Limoges lui fit lire le chapitre XVIII

*de M. le Duc de Bourgogne.* 67

de l'Évangile de S.<sup>t</sup> Jean, qui contient la passion de Notre Seigneur. Quand il fut au verset 36, où sont ces paroles, *mon royaume n'est pas de ce monde*, le Prélat lui dit, avec cette franchise & cette force apostolique d'un Ministre de Jésus-Christ, que ce passage le regardoit, qu'il devoit se l'appliquer, & que c'étoit-là le decret suprême qui décidoit de sa destinée; qu'il n'y avoit plus pour lui de royaume sur la terre, qu'un autre régneroit à sa place, que le ciel étoit désormais le seul empire auquel il dût penser. Il fut un peu étonné de ce discours, mais sans douleur ni foiblesse. Le trône, quelque'éloigné qu'il en fût encore, étoit l'objet légitime de ses regards. L'amour de la vie & celui de la couronne le touchoient

différemment; car quoique ces deux affections soient nécessairement liées entr'elles, & qu'on ne puisse être attaché à l'une sans conserver l'autre, il les séparoit néanmoins par un sentiment de grandeur qu'on n'a pas de peine à concevoir dans une ame telle que la sienne. Il renonçoit à la vie sans regret, parce qu'un Prince ne craint point la mort, & qu'un Chrétien la desire. Mais il regrettoit le trône, parce que la connoissance intime qu'il avoit de lui-même, ne l'éclairoit que trop sur le bien qu'il eût été capable de faire un jour en remplissant les devoirs de la royauté. C'étoient des restes expirans de cet amour de soi-même dont la grace seule a droit de triompher; elle aida le jeune Prince, il combattit, & fut vainqueur. *C'en*

*de M. le Duc de Bourgogne.* 69

*est fait, dit-il, vous le voulez, ô mon Dieu. Je me soumets à votre volonté. Mon royaume n'est pas de ce monde.* Il n'y pensa plus. Animé d'une foi pure, d'une charité vive & plein d'une fermeté surnaturelle, il ne s'occupa plus que de sa première Communion, & s'y prépara avec ferveur. Il est de règle qu'on supplée auparavant les cérémonies du Baptême à ceux auxquels elles ont été différées. Cette cérémonie se fit le samedi veille du premier dimanche de l'Avent, dans le cabinet du Prince, par les mains de l'Abbé de Barral, Aumônier de quartier du Roi, en l'absence du Grand-Aumônier de France, assisté du Vicaire de la paroisse de Notre-Dame de Versailles.

Le Roi avoit décidé que cette

cérémonie se feroit sans aucun appareil ni invitations. Leurs Majestés furent parain & maraine. Le Roi nomma Monseigneur le Duc de Bourgogne, LOUIS; & la Reine, JOSEPH-XAVIER. Après les cérémonies du Baptême, le Prince reçut le sacrement de Confirmation par les mains de l'Évêque de Limoges son Précepteur, auquel l'Archevêque de Paris avoit donné ses pouvoirs. La famille royale assista à cette cérémonie avec les grands officiers du Roi & de la Reine, ceux de Monseigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine & de Mesdames, le Duc de la Vauguyon, Gouverneur du Prince, la Comtesse de Marfan, Gouvernante des enfans de France; le Comte de Saint - Florentin, Ministre &



Secrétaire d'État ayant le département de la Cour , le Marquis de Dreux , Grand-Maitre des cérémonies , les Sous-gouverneurs , Sous-précepteurs & Gentilshommes de la Manche du Duc de Bourgogne. Ce Prince signa de sa main l'acte de son Baptême sur les registres de la paroisse.

Le lendemain il fit sa première communion à la Messe qui fut dite dans sa chambre par l'Abbé Duchastel , Aumônier du Roi. La nappe fut tenue par le Duc de la Vauguyon & par l'Évêque de Limoges, le Grand-Maitre des cérémonies présent. Le Prince reçut le sacrement redoutable de nos autels avec un recueillement , un respect & une piété qui auroient pû servir d'exemple & de leçon aux meilleurs Chrétiens.

Depuis cette grande action son état devint encore plus fâcheux. La fièvre augmenta ; une toux violente & presque continuelle se joignit à ses autres souffrances. Sa patience inaltérable sembloit prendre de nouvelles forces dans l'accroissement de ses douleurs. S'il demandoit sa guérison à Dieu, c'étoit avec la plus entière résignation. *Oui, Seigneur, disoit-il, guérissez-moi, si c'est votre volonté, mais seulement pour votre gloire.* Il répétoit cette prière tous les matins & tous les soirs, en élevant ses mains vers le ciel, & avec ce regard si expressif & si pénétrant qui lui étoit particulier.

Quand l'excès des douleurs lui arrachoit des cris, sa grande ame s'indignoit des foiblesses forcées de la nature. Il se les reprochoit à lui-

même ; mais sur-tout il en écartoit jusqu'aux moindres apparences d'inquiétude ou d'humeur contre ceux qui le servoient. Il ne cessoit au contraire de leur marquer dans ces momens , combien il étoit satisfait de leur intelligence & de leurs soins. *Je souffre beaucoup*, leur disoit-il , *mais je sais bien que ce n'est pas votre faute. Ne vois-je pas que vous me servez avec tout le zèle & toute l'affection possible ?*

Sa bonté , nous pourrions dire son amitié pour ses domestiques , augmentoit avec ses maux. Il craignoit que la continuité du service ne les incommodât. Plus il souffroit , & plus il veilloit sur leur santé. Dans ses insomnies , il étoit fâché qu'ils ne dormissent pas. Lorsqu'il avoit quelque besoin dans la nuit , il appeloit douce-

ment, de peur d'éveiller ceux qui couchoient dans sa chambre. *Mon pauvre Tourolle*, disoit-il à son premier valet de chambre, *vous vous tuez auprès de moi. Allez prendre l'air ; je tâcherai de me passer de vous pendant deux heures.* Bonnemant, l'un de ses valets de chambre, le veilloit, quoiqu'il fût très-enrhumé. Il dit au Duc de la Vauguyon : *Je vous en prie, renvoyez Bonnemant. C'est le tuer que de le faire veiller, & il vous empêchera, vous & Tourolle, de vous reposer.*

Quel amour, quel intérêt, quel zèle ne devoit pas inspirer un tel Prince à toutes les personnes attachées à son éducation & à son service ! Il ne faut que les interroger, que les entendre. Leurs témoignages uniformes, sans être concertés, leurs regrets & leurs

larmes m'ont servi d'instructions. Ces mémoires-là ne sont pas suspects.

Trois mois & demi s'écoulèrent dans cette horrible situation. La tristesse étoit peinte sur les visages ; les jours de deuil approchoient. Point de soulagement aux maux du Prince. Attendrissement universel sur son état , regrets de le perdre , desir de le conserver , vœux pour sa guérison , nulle espérance de l'obtenir. Rien n'interrompoit ses douleurs , rien ne les calmoit ; il n'existoit plus que pour souffrir ; il ne vivoit enfin que dans les bras de la mort. Son dernier jour n'étoit pas loin. L'Évêque de Limoges n'hésita point à le lui déclarer ; & en même temps il lui proposa de recevoir le saint Viatique & l'Extrême-onction. *Oui, Monsieur*, lui répondit

le Prince, & sans aucune émotion, *je veux les recevoir, & les desirer. J'ai fait le sacrifice de ma vie à Dieu. Mais en avez-vous parlé à Monsieur de la Vauguyon ?*

Peu d'instans après, ce Duc entra dans sa chambre. Il le trouva tranquille, gai, & s'entretenant avec les Gentilshommes de la Manche. Le Prince continua la conversation ; ensuite il appela son Gouverneur, lui prit la main, & l'envisageant d'un air affectueux, mais qui n'avoit rien de triste, il lui demanda, s'il étoit temps encore qu'il reçût l'Extrême-onction ; & lui serrant la main avec plus de force, il ajouta : *Monsieur de la Vauguyon, j'ai fait le sacrifice de ma vie à Dieu.* Après ce discours, il fit revenir la compagnie qu'on avoit fait

retirer, & se remit à causer avec la même tranquillité qu'auparavant.

Le soir de ce même jour, Monseigneur le Dauphin étant venu le voir, il lui dit : *Mon papa, je vous demande la permission de recevoir demain l'Extrême-onction, & de vouloir bien la demander pour moi au Roi.*

Vers les neuf heures du soir, il ordonna qu'on fermât les rideaux, parce qu'il sentoît quelque envie de dormir. Mais auparavant il appela son Précepteur, & lui recommanda de le venir trouver le lendemain matin de bonne heure, pour repasser avec lui les cérémonies & les prières qu'on emploie dans l'administration de l'Extrême-onction. L'Évêque de Limoges lui dit de ne songer qu'à dormir, de ne se point inquiéter,

& qu'on feroit le lendemain tout ce qu'il falloit. Il regarda le Prélat, & lui dit du ton le plus ferme, *Monseigneur, je ne suis point troublé.*

Ce fut le 16 mars à dix heures du matin, qu'on lui administra le saint Viatique & l'Extrême-onction. Tout étoit en pleurs sur la terre, & tout retentissoit de cantiques de joie dans le ciel. Ceux qui furent témoins de cette auguste cérémonie, ceux qui en furent les ministres, ne se la rappellent qu'avec des saisissemens de douleur & d'admiration. Les regards du Prince, son visage, toute sa personne exprimoit l'humilité profonde & l'amour brûlant des Chérubins. Il se fit mettre sur son séant : il ne voulut pas qu'on l'aidât à défaire sa chemise, ni à ôter son bonnet pour



recevoir les saintes onctions. Quand il les eut reçues, il se tourna du côté de son premier valet de chambre, & lui dit en souriant: *Hé bien, Tourolle, je n'ai pas eu besoin de vous.*

L'après-midi de ce même jour, il parut mieux. Quelqu'un lui dit que l'Extrême-onction pouvoit guérir les malades. *Je le fais*, repliqua-t-il, *lorsque cela est nécessaire pour le salut, & pour la plus grande gloire de Dieu.*

La nuit qui suivit cette journée, fut très-mauvaise. La toux redoubla à un point excessif. Il s'affoiblissoit à vue d'œil, & l'on craignoit à chaque instant de le voir expirer. Il le craignoit lui-même; & tout ce qu'il desiroit, étoit d'aller jusqu'au jour de Pâques pour communier encore une fois, & ce jour-là.

Enfin ses maux, ses souffrances, son affoiblissement parvinrent au dernier période. Il étoit écorché en plusieurs endroits de son corps. Il ne pouvoit faire aucun mouvement sans ressentir les douleurs les plus aiguës. Quelquefois, sans autre plainte, il disoit tout bas : *Mon Dieu, donnez-moi, je vous prie, une situation ; je n'en puis plus.* Le samedi matin, veille de sa mort, il s'écria : *me voici comme un autre agneau paschal, prêt à être immolé au Seigneur.*

Jusqu'à présent j'ai couvert d'un voile l'accablement affreux où étoient plongés Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine. Mais il faut ouvrir ici le rideau, & les exposer aux regards respectueux de tous les hommes sensibles. Ils alloient perdre  
leur

leur fils aîné, l'enfant de l'État, le premier fruit de leur union, un jeune Prince accompli ; & dans ce moment ils apprennent que le Duc de Berry leur second fils, vient de tomber malade ; que son mal, qu'on ne connoît point encore, se déclare avec violence ; que les symptômes en sont alarmans, & qu'il y a lieu de craindre pour lui. Le Duc de Bourgogne ; qui ne tient plus au monde, & qui est presque dépouillé de la vie, tremble pour celle de son frère ; c'est le seul danger qui l'occupe. Il ne cessoit d'en demander des nouvelles, & il se fit rendre compte par les Médecins, à trois reprises différentes, de l'état où se trouvoit son frère de Berry ; c'est ainsi qu'il l'appeloit.

Le Samedi saint se passa dans les

mêmes larmes & dans le même effroi. La vie du Duc de Bourgogne n'étoit plus qu'une agonie prolongée. Il y eut cependant sur le soir quelques bons intervalles. Les premières heures de la nuit furent assez tranquilles. Le Prince paroissoit moins souffrir ; il parloit & se faisoit entendre. Mais tout - à - coup son pouls & sa voix s'affoiblirent ; il lui prit une toux violente qui produisit par la bouche une évacuation de la plus mauvaise espèce. On la lui cachoit ; il voulut la voir. Son premier valet de chambre lui proposa , dans ce moment , de prendre un peu de vin pour se fortifier. *Tourolle* , répondit le Prince , *après ce que je viens de voir , il ne me faut plus rien.*

Il appelle aussi-tôt le P. Desmaretz

*de M. le Duc de Bourgogne.* 83

Jésuite, son Confesseur, & lui dit : *Mon Père, puisqu'il s'agit d'une dernière absolution, il faut faire une revue sur ma vie passée.* Hélas ! une vie d'un moment, pleine d'innocence & de vertus, étoit tout l'espace qu'il avoit à parcourir. L'examen ne pouvoit être long. Il se confessa avec une présence d'esprit merveilleuse, & avec des sentimens si tendres & si élevés, que le P. Desmarets n'a pu s'empêcher de dire qu'il étoit bien fâché que le secret de son ministère lui imposât silence sur toutes les choses admirables qu'il avoit entendues dans cette confession.

L'heure fatale approchoit. *Le moment est venu,* dit le Prince, *donnez-moi le Crucifix.* Il le prend, & colle ses lèvres mourantes sur le signe

adorable du salut. Son sacrifice se consume. Il va tout quitter, & ne regrette rien. Que dis-je ! la nature, de l'aveu même de la Religion, exige encore de lui un tribut & des adieux. Ses regards semblent attirés par un objet invisible ; & soit qu'il cherchât des yeux cette mère auguste qu'il avoit tant chérie, & qu'il laissoit sur la terre ; soit que, par l'effet d'une imagination frappée, il crût la voir réellement, il s'écria d'une voix animée, *ah ! maman, maman !* C'étoit l'effort d'une ame qui rompt ses liens. Il répéta une seconde fois ces expressions si tendres, fit un acte d'amour de Dieu, & rendit le dernier soupir.

Il étoit deux heures trois quarts du matin. A six heures le Duc de

*de M. le Duc de Bourgogne.* 85

la Vauguyon passa chez le Roi. Sa Majesté n'étoit que trop préparée à la funeste nouvelle qu'on venoit lui annoncer. Elle ordonna au Duc de descendre chez Monseigneur le Dauphin. Il s'y rendit sur le champ, & fit dire au Prince que Monseigneur le Duc de Berry se portoit bien, & que le Duc de la Vauguyon *étoit-là*. Ce peu de mots signifioient tout. Le premier effet qu'ils produisirent se conçoit, mais ne se rend pas. Cependant le Roi vint chez Madame la Dauphine qui tomba sans connoissance dans ses bras. Monseigneur le Dauphin paroît; on amène le Comte de Provence & le Comte d'Artois; la Reine arrive; Mesdames l'avoient précédée; toute la famille royale étoit dans le même lieu. Quels objets ma-

gestueux & touchans ! quel sanctuaire de douleur ! les petits Princes fondant en larmes ; leur mère évanouie ; son auguste époux renversé dans un fauteuil , la tête appuyée sur le sein du Duc de la Vauguyon , sans couleur , sans parole , sans pouls , sans respiration , & dans un état si violent , si extraordinaire , que quelques minutes de plus pouvoient le rendre dangereux ; le Roi & la Reine occupés à secourir leurs enfans ; la tendresse conjugale , l'amour paternel & filial , l'affection fraternelle , tous les sentimens de la nature déployés , & agissant à la fois sur tant de personnes royales , qui mêloient ensemble leurs gémissemens & leur consternation.

Ici les expressions me manquent ; le pinceau m'échappe des mains.



Venez, ô François, venez voir par vous-mêmes ce que je ne puis retracer; approchez du lieu respectable où pleurent vos Maîtres. C'est dans ces afflictions domestiques qu'ils doivent sur-tout attirer nos regards. C'est-là que, rapprochés de nous par des malheurs communs à toutes les conditions, ils nous découvrent sans contrainte & sans le vouloir, leur caractère & leurs sentimens. Ce qu'ils paroissent dans leur famille, ils le sont pour leurs sujets. Un bon père est un bon Roi; & tout Souverain qui rend hommage aux droits sacrés de la nature, remplit mieux qu'un autre les devoirs de l'humanité.

Tels sont les regrets que cause à toute la France, & à la famille royale, la perte d'un enfant de neuf ans. Il

88      *Éloge historique , &c.*

a rempli sa carrière en homme ; sans être parvenu au trône , il s'est montré digne de régner ; sans avoir fait de grandes choses , il a été un grand Prince. Il a souffert en héros , & il est mort comme un Saint.







25 Roupignan, Jean Jacques Leiranc,  
135 Éloge historique de  
Léon Monseigneur le Duc de  
Bourgogne

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

